

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 3 JUILLET 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Fêtes du Jubilé à Montréal, par R. LeFort.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Poésie : Khirna la Turque, par A. de Buissière.—Nouvelle : Conséquence, par Rakosi.—Nécrologie : M. O. N. Augé ; M. Charles Desmarteau ; M. Oscar McDonell.—Le crapaud et le ver luisant, par Sammie.—A une fleur, par Alphonse Gingras.—Poésie : L'âme, par Josaphat Verner.—Petite poste en famille.—Mgr Paul-Louis-Napoléon Bruchési.—La revanche de Paddy.—Richesses que Dieu donne à l'homme.—Le jardin des enfants.—Théâtres—Choses et autres.—Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.—La veuve du garde, par R. de Navery.

GRAVURES.—Nos morts du jour : Portraits de MM. O.-M. Augé, C.R., Charles Desmarteau et Oscar McDonell.—La fête du Jubilé de la Reine à Montréal : La grande revue sur la Ferme Logan : Le défilé du 66ème.—La banque de Montréal (de jour et de nuit) ; La statue de la reine au square Victoria ; Le char de la Marine ; La Confédération ; Le char de la Société de Tempérance ; L'Agriculture ; La Province de Québec ; Les Arts et Métiers ; Duvernay.—Gravures du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50. Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu le samedi, 3 JUILLET, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A BATONS ROMPUS

Nous venons de passer par une série de fêtes trinitaires merveilleusement admirables, dont le souvenir restera certainement gravé dans tous les cœurs.

Si je dis trinitaires, c'est qu'en effet, la Fête-Dieu, le Jubilé de la Reine et la Saint-Jean-Baptiste ont été célébrés à la même époque. Comme à tout Seigneur tout honneur, commençons d'abord par la Fête-Dieu, laquelle était la première.

Eh bien ! malgré le zèle de mes coreligionnaires, — ne leur en déplaise — malgré la longueur de la procession, malgré le déploiement des oriflammes et des drapeaux, malgré le reposoir bijou de l'Université Laval

qui scintillait comme une parure de diamants au fond de son écrin, la procession et les décorations n'ont paru moins belles que les années précédentes. Est-ce le zèle religieux qui diminue, où s'était-on réservé pour le Jubilé de la Reine ? Je n'approfondis pas la question, mais je constate simplement un fait.

Donc la procession finie, on était accaparé par le Jubilé, lequel semblait avoir aussi absorbé la fête de Saint-Jean-Baptiste, ce qui fait que beaucoup ont aussi absorbé, car il faisait, en ces jours de loyalisme, de patriotisme et de chaleur accablante... très soif. Enfin, tout est bien qui finit bien, et chacun, selon son goût, a chanté de tout son cœur : *Gloria in excelsis Deo ! God save the Queen ! Vive le Canada !*

* *

La procession de la Fête-Dieu m'a rappelé deux souvenirs lointains. C'est d'abord la procession des Rogations, qu'on célèbre dans certaines contrées de la France avec beaucoup d'éclat. Jugez-en.

Comme cette procession a pour but d'attirer les bénédictions de Dieu sur la terre, on a pour habitude de dresser, au coin des routes, de petits autels ornés des primeurs de la saison et de toutes sortes de bonnes choses qu'on offre ensuite au curé de la paroisse.

Or, comme le curé — par esprit de charité, car, quoique pauvres, les curés sont très charitables en France — le curé, dis-je, partage les présents qu'il a reçus avec ses chantres.

Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est que les chantres qui sont généralement aussi gourmands que le curé est charitable, jettent d'abord un regard inquisiteur sur la décoration du reposoir. Si celui-ci est bien pourvu, ils s'égosillent comme pour un enterrement de première classe ; si le reposoir est pauvre, ils fredonnent comme pour un enterrement de dernière classe, et le brave et digne curé n'en continue pas moins à prier pour attirer les bénédictions célestes.

* *

L'autre souvenir est celui-ci :

En France, toujours en France, ce pays de mécréants, comme certains envieux l'appellent, la procession de la Fête-Dieu est d'une richesse incomparable. Les maisons s'ornent de tapis, les rues sont jonchées de fleurs, les reposoirs s'élèvent de toutes parts, etc...

Or, un jour qu'à la maison on avait oublié d'acheter de belles fleurs, notre servante, la vieille Marie, pieuse et sainte fille, vieille antiquité fort respectable, mais un peu... maîtresse, se fâcha tout rouge.

— Quoi, s'écria-t-elle, quand c'est le Parfait — c'est le préfet qu'elle voulait dire — qui visite la ville, vous décorez vos maisons et vos rues avec tout ce que vous avez de plus beau, et quand c'est pour le bon Dieu... pour le bon Dieu qui vous donne tout, vous ne lui donnez rien. Eh ben ! on verra ça !

Et, voici ce qui arriva. Sans rien dire à personne, la vieille fille, têtue comme une mule, tira son plan. Quand la procession arriva devant la maison, et au moment où le dais passait, une avalanche de fleurs tomba sur le saint-Sacrement, et trois pigeons blancs s'envolèrent, portant au cou les emblèmes de la Foi, de l'Espérance, de la Charité.

C'était la vieille Marie qui, ayant ouvert une croisée, lançait des pétales de fleurs et trois pigeons qu'elle avait pris dans le pigeonnier.

Or, moi, curieux comme tous les gamins de mon âge, et qui d'ange jetant des fleurs devant le saint Sacrement, l'année précédente, avais été promu au grade de thuriféraire, c'est-à-dire d'encenseur, je levais les yeux en l'air pour voir d'où provenait l'avalanche de fleurs, je fis un faux mouvement au moment où j'encensais, et je répandis les charbons de l'encensoir sur un tapis de prix.

Conclusion : on me retira l'encensoir mais on me laissa mes ailes d'ange.

* *

Si par ce temps de fêtes jubilaires on a décoré bien des maisons, on a aussi décoré bien des gens. De là, des haines. *Inde ira.* Quand donc viendra le temps

où l'on n'enviera plus la belle-mère ni la vache de son prochain ?

Ceux qui font fi de ces décorations parce qu'ils ne peuvent en avoir, me rappellent l'histoire de certain marchand de moutarde, qui lui non plus, ne tenait pas à être décoré et qui cependant le fut par Napoléon III, auquel il avait dédié une moutarde impériale. Rien que d'y penser, cela me la fait monter au nez.

Donc, un jour que notre moutardier faisait creuser un bassin qu'il devait baptiser du nom de *Bassin Impérial*, une digue se rompit, et une centaine d'ouvriers occupés à ce travail furent sinon noyés, du moins mouillés jusqu'aux os.

Sa femme, cœur tendre, bon et généreux, n'eut rien de plus pressé que de réchauffer ces travailleurs et, pendant que leurs effets séchaient elle donna à chacun d'eux un vêtement de son mari. Lui, qui était sorti, arriva juste au moment où chacun se prélassait dans sa garde-robe, et il faillit en avoir une attaque d'apoplexie, car chacun était décoré depuis le veston de chasse jusqu'à la chemise de nuit...

Heureusement que les vrais décorés, ceux qui le méritent et y ont droit, ressemblent au vénéré curé d'Ars, de sainte mémoire ; comme on voulait le décorer et qu'il déclinait cet honneur, disant que "la croix du ciel seule lui suffisait," son évêque lui fit comprendre qu'il devait l'accepter au nom et pour la gloire du clergé.

Voilà pourquoi quelques élus doivent accepter au nom de leurs concitoyens.

* *

Après ces trois fêtes, trois mots de la fin pour finir. A la sortie du *Te Deum* royal, une femme disait à son mari :

— Après tous les honneurs que le clergé lui rend ; après l'envoi que le Pape lui a fait d'une chaise, rien ne me sortira de la tête que la reine est catholique.

— C'est ce que je pensais, répondit le bonhomme, et je crois bien que la reine Victoria est une... *soupe-pape.*

* *

Le lendemain, à l'hôpital un visiteur demandait à un bicycliste blessé durant la procession :

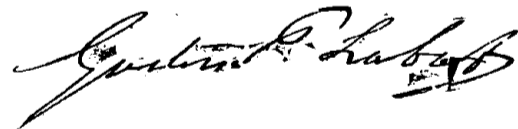
— *How are you ?*

— *I am by sick list !*

* *

Le surlendemain, jour de l'illumination et du feu d'artifice, un policeman orné de médailles arrêta un pochard.

Ce dernier, qui avait le vin gai lui répondit en lui montrant sa face rouge comme une lanterne allumée : — Voyons, police, chacun son rôle. Toi, tu es décoré comme l'Hôtel-de-Ville, et moi je suis illuminé comme la banque de Montréal...



FÊTES DU JUBILÉ À MONTRÉAL

(Voir gravures)

Comment rendre compte de ces réjouissances d'un peuple aimant et respectant une excellente souveraine ?...

Dès le samedi, la foule envahissait la métropole commerciale du Canada.

Dimanche, coïncidence singulière, c'était la procession de la Fête-Dieu : un premier appel des bénédictions du Très-Haut sur la Reine. Les rues étaient pavées, partout des branches, des fleurs partout ; à l'Université Laval, rue Saint-Denis, un reposoir comme jamais on n'en a vu à Montréal.

Mgr Merry del Val portait lui-même le Saint-Sacrement, et présida aussi au *Te Deum* le soir. Assistèrent au *Te Deum* : Son Excellence lord Aberdeen, gouverneur général du Canada et Mme la Comtesse Aberdeen ; Sir Adolphe Chapleau, lieutenant-gouverneur